



Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

*L'autotraduction : une perspective
sociolinguistique*

Numéro dirigé par Christian Lagarde

SOMMAIRE

- Christian Lagarde : *Des langues minorées aux « langues mineures » : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive.*
- Rainier Grutman : *L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues.*
- Christian Lagarde : *De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire.*
- Julio-César Santoyo : *Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica.*
- Xosé Manuel Dasilva : *Los horizontes lingüísticos del autotraductor. Una visión a partir del contexto de Galicia.*
- Elizabeth Manterola Agirrezabalaga : *La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüística y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo.*
- Katixa Dolharé Çaldumbide : *L'autotraduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix : l'exemple de l'œuvre d'Itxaro Borda au Pays basque nord (Iparralde).*
- David ar Rouz : *De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne.*
- Erwan Hupel : *Le cœur et l'esprit : déchirements et stratégies d'autotraduction chez quelques auteurs bretons.*
- Joan-Claudi Forêt : *L'auteur occitan et son double.*
- Turo Rautaoja & Yves Gambier : *L'autotraduction : une pratique ancienne, un concept ambigu. Le cas du Suédo-Finlandais Karl Ekman.*
- Peggy Pacini : *L'autotraduction chez Grégoire Chabot : médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exigüité.*
- Michel Calapodis & Elisa Hatzidaki : *Du bilinguisme littéraire à la diglossie socio-historique : le cas de l'œuvre de Vassilis Alexakis.*
- María Recuenco Peñalver : *Vassilis Alexakis ou le paradoxe systématique de l'autotraduction.*
- Olga Anokhina : *Les traductions vers l'anglais de Vladimir Nabokov : traduction ou autotraduction ?*
- Helena Tanqueiro & Meritxell Soria : *Análisis traductológico de referentes culturales en La testa perduda di Damasceno Monteiro de Antonio Tabucchi.*
- Chiara Montini : *S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato.*
- Delfina Cabrera : *Écrire en « demi-langue ». Multilinguisme et autotraduction dans les premiers scénarios de Manuel Puig.*

DU BILINGUISME LITTÉRAIRE À LA DIGLOSSIE SOCIO-HISTORIQUE : LE CAS DE L'ŒUVRE DE VASSILIS ALEXAKIS

Michel Calapodis, Elisa Hatzidaki

Université Paul Valéry – Montpellier III

Dans le champ de la littérature néo-hellénique contemporaine en langue française, les questions de migration, d'appartenance et de positionnement identitaire n'ont jamais fait l'objet, jusqu'à présent, d'un traitement socio-historique et sociolinguistique dédié¹. La difficulté tient, d'une façon générale, au passage des significations polysémiques, pluralistes et surtout différenciatrices du niveau individuel, à l'invariant social ou à la dynamique collective qui sous-tend chacune des démarches individuelles et, plus spécifiquement dans le cas grec, à l'espace historique de l'hellénisme qui demeure sous l'influence de représentations diachroniques étendues (panhellénisme), bien au-delà du néo-hellénisme limité à l'État grec actuel.

Dans ce cadre, aucun des nombreux débats sur le bilinguisme littéraire (grec/français) ne s'est sérieusement confronté aux aspects socio-historiques dont la prise en compte permettrait de dépasser le dilemme diglossie/bilinguisme ; c'est pourtant à travers son dialogue intra et extra linguistique avec des éléments constitutifs de son identité sociale « initiale » que l'écrivain bilingue en état d'autotraduction et donc en position privilégiée, pourrait nous délivrer quelques éléments clés sur son positionnement collectif (entre-deux, déplacé, ancré, etc.).

L'œuvre bilingue du romancier grec Vassilis Alexakis incarne l'exemple représentatif de la migration littéraire autochtone, car après avoir quitté son pays natal pour Paris, il a confié son expression littéraire à une langue étrangère d'adoption, son premier roman *Le Sandwich* ayant été écrit en français. Ainsi, Vassilis Alexakis s'inscrit dans la lignée d'auteurs comme Vladimir Nabokov ou Samuel Beckett, mais ce déplacement linguistique demeure original, sinon exclusif : il se positionne d'emblée dans un espace linguistique biculturel, élaborant son idiolecte sans doute sous la double « contrainte » des identités collectives grecques et françaises. Compte tenu de cet isodynamisme linguistique, il ne va pas simplement s'autotraduire, mais se réécrire de façon bijective. En d'autres termes Vassilis Alexakis utilise les deux langues de manière égale, tout comme Beckett et Ionesco qui avaient eux aussi traversé une double identité littéraire, mais sa plus remarquable concordance se situe entre l'œuvre écrite et l'œuvre auto-traduite, et donc réécrite par lui-même. Cela repose sur le fait que l'œuvre, l'auteur, le traducteur et le lecteur sont dépendants d'une seule langue commune A ayant une fonction injective dans la langue B. Ceci étant, Vassilis Alexakis entame à travers

¹ Citons toutefois les travaux d'Efstratia Oktapoda-Lu (2001, 2006) ou encore ceux de Georges Fréris (1990).

sa migration littéraire un voyage de nature symbolique, où il est interpellé par les valeurs socioculturelles et les signes identitaires de l'Autre. Dans ce changement de langue, la littérature de Vassilis Alexakis pourrait dépasser les frontières d'une mémoire historico-culturelle de la langue écrite et devenir une littérature interculturelle dans la mesure où ses personnages se développent grâce à des langues différentes et à des mémoires historico-culturelles distinctes.

La pratique alexakienne présente pour le socio-historien un intérêt majeur car elle lui offre la possibilité d'analyser la façon dont sont sélectionnées et ordonnées les représentations collectives² des deux ensembles sociaux, grec et français. En effet, plusieurs questions émergent : si la créativité est protégée par l'auto-traduction, peut-on en déduire que libre cours est alors donné aux questions d'appartenance nationale ? L'œuvre de Vassilis Alexakis véhicule-t-elle au juste des représentations de l'hellénisme ? Peut-on assimiler les traits identitaires grecs repérés à une simple facilité littéraire ou s'agit-il d'une volonté délibérée de mettre en exergue des référents de l'hellénisme, diachronique ou actuel ? En fin de compte, comment est traitée la problématique majeure – quasi ethnologique – qui affecte l'évolution de l'hellénisme : rupture ou continuité entre (pan)hellénisme et néo-hellénisme ?

Notre étude s'articule autour de deux axes. En première instance, nous nous attacherons à cerner le positionnement de Vassilis Alexakis face à l'alternative bilinguisme/diglossie, entre une trajectoire bilingue individuelle et une diglossie déplacée dans le champ des représentations historiques. Dans un deuxième temps, un éclairage spécifique sera porté sur le traitement narratif de la question centrale de la continuité/rupture entre hellénisme diachronique et néo-hellénisme ou comment Vassilis Alexakis codifie son discours en-deçà de son récit littéraire.

Étant donné l'abondance et la variété de l'œuvre de Vassilis Alexakis nous avons délimité pour ce présent travail un corpus constitué de trois romans, à savoir *La langue maternelle* (1995), *Les mots étrangers* (2002), *Le premier mot* (2010), et d'un récit purement autobiographique *Paris-Athènes* (1989).

Usages linguistiques diglossiques et herméneutique du Moi

Le choix du français comme langue d'expression littéraire s'impose chez Alexakis comme la solution salvatrice aux circonstances historico-politiques et précisément aux contraintes du régime militaire en Grèce, qui l'ont d'ailleurs poussé à quitter le pays en 1974. Le français devient alors attractif pour l'écrivain, premièrement parce qu'il lui est étranger, puis parce qu'il lui permet une liberté d'expression certaine et une mise à l'abri de sa créativité littéraire. Vassilis Alexakis déplore : « La junte a gelé mes relations avec ma langue maternelle » (V. Alexakis, 2005 : 85). Et d'ajouter : « Comment aurais-je pu écrire (...) dans une langue dans laquelle je ne pourrais rien publier et de laquelle j'avais déjà commencé à m'éloigner ? Je nageais dans un océan de mots français. (...) Il y avait des choses que la junte militaire n'aurait pas laissé passer, comme mon deuxième livre qui commence par un gros mot. Le français m'a ouvert un horizon et m'a donné une liberté énorme »³.

L'écrivain avoue trouver en langue française une voie de secours pour se libérer du poids moral que la société grecque lui avait infligé. Cette nouvelle langue d'expression décharge l'écrivain du passé collectif et lui offre la possibilité de sortir « sa » langue d'une situation d'oppression institutionnelle, peut-être de façon transitoire ou durable, sans doute pour mieux la retrouver, mais toujours en évitant d'exercer sur elle un discours d'occultation, de répudiation ou de folklorisation.

² Sur la notion de représentations sociales, voir D. Jodelet (1997 : 53).

³ Ol. Antoniadou (2006 : 58). Nous précisons que les traductions sont faites par nos soins.

Cependant, une analyse de contenu du corpus choisi fait émerger une herméneutique du Moi, une quête personnelle de l'auteur situé entre – ou à l'intérieur – de deux aires culturelles, deux langues, les faisant dialoguer tout à tour comme pour mieux troubler la frontière entre ce Moi et l'Autre. L'œuvre de Vassilis Alexakis est constituée des récits où le « je » est le centre de la gravitation du processus narratif. En effet, la grande majorité de ses romans sont construits autour d'une narration *autodiégétique* diachronique qui semble vouloir interroger les sentiments identitaires et d'appartenance afin de les disséquer. En même temps, dans l'œuvre alexakienne le recours permanent à l'altérité est médiatisé par la question linguistique, ce qui fait dire à Efstratia Oktapoda-Lu que « la langue représente pour lui l'essence dans la recherche des racines, de la mémoire et de l'identité » (E. Oktapoda-Lu, 2001 : 289). Omniprésence et spécificité d'un bilinguisme à travers l'utilisation de doubles qui sont autant d'*alter ego*, ce cheminement identitaire narratif n'en reste pas moins, et avant tout, de l'ordre du subjectif particulariste⁴ et d'un processus propre à l'élaboration d'une identité personnelle, faite des interactions et tensions entre le « Je » actant et le « Moi » social, sujet qui n'est pas propre à Vassilis Alexakis mais souvent au centre des questionnements identitaires individuels en situation de migration.

Ainsi, avant de se poser en pionnier littéraire des questions plus globales d'identités migratoires collectives et de diaspora néo-hellénique, l'auteur nous offre les *topoi* d'une prosopopée qui est d'abord chargée des défis de son propre Moi quand, étudiant à Lille, il voyait « la France [comme] une sorte d'orphelinat où l'on ne parlait même pas [sa] langue [...], acharné à bien apprendre la français parce qu'[il] avait hâte de quitter la France » (V. Alexakis, 1997 : 109 et 168) ou lorsqu'il perçoit de la distance voire de la déconsidération dans l'accueil de ses œuvres :

Je me suis heurté aux préjugés concernant les étrangers d'expression française lors de la publication de mon dernier livre [...]. Je crains de donner l'impression que la critique me fut défavorable : elle fut très élogieuse, au contraire. [...] Mais j'ai aussi enregistré des réserves discrètes, des marques d'incompréhension [...] Je n'étais pas encore prêt à décliner mon identité d'immigré. (V. Alexakis, 2005 : 17 et 28)

Travaillant « avec l'ardeur du détenu qui creuse un tunnel »⁵, il « [s'est] forgé une nouvelle identité, à l'opposé de celle qui était réellement la [sienne] », dans la continuité de sa période enfantine où il « se reconnaissai[t] dans tous les personnages de roman qui [avaient] deux visages [...] »⁶. Sans entrer dans une critique relevant du domaine de la psychologie sociale, on distingue là le processus propre l'accomplissement de ce Moi, à l'élaboration d'une identité personnelle faite d'interactions et de tensions entre l'individu riche de ses héritages, sentiments et valeurs, et ses « personnages » – rôles – sociaux qu'il habite successivement ou simultanément, au contact des différents groupes sociaux (professionnels, cercles de sociabilité, etc.) et des pays/nations qui l'accueillent. Dans ce parcours où se côtoient une continuité de territoires personnels et des clivages internes ou externes (actes d'autonomisation ou de rupture), on identifie les fragilités, doutes et événements traumatiques vécus par l'auteur ainsi que la fonction cathartique remplie par sa démarche littéraire.

De la prégnance de la mort – « je songe à la mort aussi souvent que quand j'étais enfant »⁷ – au sentiment de frustration – « je suppose que j'aurais eu moins besoin d'être reconnu si j'avais eu une meilleure opinion de moi-même. La considération des autres compensait le peu

⁴ À l'image de Romain Gary, Julia Kristeva et Samuel Beckett se sont exprimés sur leurs motivations personnelles pour écrire dans une langue étrangère.

⁵ V. Alexakis (2005 : 168)

⁶ V. Alexakis (2005 : 84)

⁷ V. Alexakis (2005 : 236)

d'estime que je me portais » – en passant par la mémoire maternelle douloureuse⁸, ses récits renvoient à des crises personnelles intimes que l'écriture a pour fonction d'exprimer et de soulager : « Je crois que c'est à moi-même que je m'adresse d'abord. Je cherche une sorte d'apaisement » (V. Alexakis, 2005 : 27).

Ces constats nous amènent donc à traiter avec discernement chacun des textes de l'auteur, et ce, afin de ne pas confondre dans les représentations détectées, celles qui relèvent de la représentation de soi de celles que l'on peut qualifier de représentations intergroupes ou collectives⁹. En effet, à un premier niveau d'analyse se fait jour une constante quête de l'écrivain exprimant un désir profond de préserver et de promouvoir une littérature imprégnée de sa culture personnelle dans un dialogue passionnant avec la culture de l'Autre ; sa plume légère et son écriture enjouée ne manquent pas d'entraîner le lecteur dans un voyage culturel et linguistique ; le bilinguisme est ici de nature fluide, sans distinction fonctionnelle et sans la dimension socio-conflictuelle d'une quelconque distribution diglossique des deux langues en question. Cependant, avant d'affirmer que Vassilis Alexakis se trouve dans un « entre-deux-langues » qui serait également un « entre-deux-cultures », et donc à cheval, au centre ou dans un non-espace identitaire national, il conviendrait de s'assurer qu'un phénomène de diglossie ne se soit pas déplacé ou n'ait pas pris la forme d'une autre textualisation idéologique. En somme, vérifier l'hypothèse suivante : au-delà de l'idiolecte alexakien qui relève d'un choix personnel et d'un certain « nomadisme » polyglottique¹⁰, peut-on repérer la forme d'un déploiement diglossique de contenu, interne au français, et qui instaurerait là une discontinuité dans le traitement des représentations sociales ?

Une forme de résistance diglossique : la prégnance des représentations de l'hellénisme diachronique

Une première lecture du corpus montre que l'auteur n'a pas perdu le contact avec sa langue maternelle, bien au contraire. Le lexique alexakien et les choix linguistiques opérés montrent d'abord qu'il la creuse à chaque occasion et grâce à des manipulations fines et douces, il parvient à trouver l'équilibre nécessaire et devenir à la fois l'étranger et l'immigré de (dans) sa propre langue et va jusqu'à inventer des non-sens pour lui accorder un caractère ludique et décontracté : « Nous avons créé des mots qui n'avaient aucun sens pour pouvoir bavarder dans le vide. Je lui disais par exemple – où as-tu mis le *varsoumas*, ma grande ? – Le *varsoumas*. Répétait-elle... il est dans le *yenditsa* » (V. Alexakis, 1995 : 56). Parallèlement à cela se manifeste une tendance de l'écrivain visant à épurer le grec et à le libérer de certaines formes sclérosées qui le rendent opaques et le conduisent à la mort. Toutefois, il est intéressant de constater qu'il n'essaie pas de gommer l'étrangéité linguistique imposée par la langue purifiée (*catharevoussa*), faisant alterner dans son œuvre, parfois de façon abrupte, des passages au style familier et d'autre au registre plus soutenu. De plus, ses récits qui regorgent de tournures archaisantes, accueillent agréablement des mots familiers et argotiques, créant ainsi un camaïeu grec sur fond français. Conséquence de ce qui précède, l'écrivain amortit en douceur le choc de cette diglossie (intra-grecque) sélective et réussit à travers sa richesse littéraire le pari difficile de mettre en exergue la trajectoire unique et continue de la langue

⁸ Famille maternelle expulsée de Constantinople après la « Grande catastrophe » de 1922.

⁹ Comme le formulait Émile Durkheim, à côté d'un être privé, formé par l'itinéraire de chaque individu, ses traits de caractère, ses propres expériences, ses dispositions psychologiques à un moment donné de son existence, coexiste un être collectif, « système d'idées, de sentiments et d'habitudes qui expriment en nous, non pas notre personnalité, mais le groupe ou les groupes dont nous faisons partie. [...] ». É. Durkheim (1989 : 11).

¹⁰ Rappelons que Vassilis Alexakis s'est également ouvert à l'apprentissage d'une troisième langue, le sango parlé en Centrafrique.

grecque sans pour autant affaiblir le texte français. De cette manière, quand Vassilis Alexakis parsème son tissu narratif français de mots grecs phonétiquement transcrits, au lieu de provoquer chez le lecteur une sensation de transgression des normes de la langue française, il donne à ce dernier la possibilité de participer à une communication interlinguale et interculturelle. Nous soulignons ici que dans *La langue maternelle*, l'exubérance des mots grecs commençant par chaque lettre de l'alphabet enrichit le discours exolingue et n'empêche nullement la communication langagière interactive¹¹. Le même constat peut être fait pour *Le premier mot* où la pléthore de mots étrangers ne fait que prolonger cet affinement du tissu linguistique qui évolue au contact de langues.

Se pose alors une autre question qui déborde le champ de la création littéraire : si Vassilis Alexakis a bien en commun avec les nations grecque et française leur langue respective, y a-t-il perte ou absence d'interactions avec les marqueurs clés de l'hellénisme qui laisserait supposer un détachement du collectif national grec ou, au contraire, peut-on repérer dans ses textes une mise en exercice des codes diachroniques de l'hellénisme ? Si effectivement, tiraillé entre ces deux cultures, il semble ne pouvoir exister que par la littérature, par-delà les frontières géographiques, comment combine-t-il les référents identitaires nationaux, ces référents primordiaux qui conditionnent et s'imposent à tous les autres aspects de l'identité (individuel, culturel, social, etc.), étant entendu, comme le souligne Georges Fréris, que « parler la langue de l'Autre ne signifie pas toujours communiquer, faire dialoguer deux conceptions, deux cultures »¹² ?

Le clivage diglossique de contenu qui se fait jour dans le corpus étudié, touche au triptyque explicatif de l'hellénisme diachronique, à savoir la langue, l'histoire et la mémoire. Touchant donc au noyau central de représentations sociales de longue durée, ce clivage devient un enjeu identitaire fondamental qui dépasse les pérégrinations d'un écrivain à la biographie duale.

En effet, si l'on est bien en présence d'une dyarchie linguistique ou, plus exactement, d'un double monolinguisme, cela ne signifie pas absence de hiérarchie entre les deux langues. La répartition des tâches est donc loin d'être équilibrée entre les deux univers linguistiques. Il semble bien qu'un double rapport de congruence domine l'œuvre de Vassilis Alexakis, d'une part, entre mémoire, histoire et langue grecque, et d'autre part, entre oubli, présent et langue française. Paris représente l'épouse et Athènes la maîtresse¹³.

Considérant le rapport au temps qu'il entretient à travers les deux langues, le choix est loin d'être neutre ou circonstanciel : « Le français m'avait fait perdre une partie de mon histoire [...] je n'écrivais en français que des histoires fondées sur le présent ou l'imaginaire »¹⁴, ce qui indique par déduction que le grec est fondamentalement l'idiome de la mémoire et de l'histoire. Cette fonction attribuée à la langue grecque est d'autant plus porteuse de sens que le noyau central des représentations de l'hellénisme est de nature socio-historique et mémorielle, articulé autour de la langue grecque et de la religion orthodoxe.

Cette codification spécifique du discours se retrouve sous différentes formes, en fonction de l'argument narratif : dans *Paris-Athènes*, quand l'auteur nous confie « j'eus besoin de me souvenir, [...] de me raconter une histoire grecque »¹⁵, c'est en réalité vers l'(H)histoire de l'hellénisme qu'il se tourne et, par exemple, vers le général-écrivain Yannis Macriyannis, figure emblématique de la Guerre d'Indépendance (1821-1830), qui fut farouchement opposé au régime monarchique de l'État néo-hellénique de 1830. Dans *Le premier mot*, récit

¹¹ Remarquons au passage qu'à part les mots grecs transcrits phonétiquement en français, l'écrivain utilise souvent des mots et des onomatopées respectant la graphie de la langue source. Par exemple : ΑΙΣΧΟΣ, η, βη (1995 : 117, 167, 168 respectivement).

¹² Georges Fréris cité par E. Oktapoda-Lu, (2006 : 402).

¹³ V. Alexakis (1997 : 187)

¹⁴ *Op. cit.* : 242-246

¹⁵ *Op. cit.* : 245.

fictionnel paru en 2010, il revisite également de façon consubstantielle l'histoire de la langue grecque et celle de l'hellénisme, avec pour fil directeur un autre dilemme diglossique, celui de la langue grecque, entre sa forme purifiée (*catharévoussa*) et sa forme populaire (*dimotiki ou démotique*), à l'origine de la création du terme même de diglossie par Psichari en 1928. Mais ici l'argument change d'échelle d'analyse, le statut de la langue débouchant sur la question de la continuité/rupture entre hellénisme et néo-hellénisme. Miltiadis, professeur de littérature comparée et co-protagoniste du roman, part à la recherche du premier mot de l'humanité et tout au long de la progression herméneutique, revisite de façon consubstantielle et selon ce fil directeur, l'histoire de la langue grecque et celle de l'hellénisme : « Le grec moderne prend sa source dans l'idiome qui a été forgé à l'époque d'Alexandre [...]. Je ne sais pas si les Hellènes avaient conscience d'appartenir à la même ethnie. Ils parlaient divers dialectes, l'ionien, l'attique, l'éolien, le dorien. Ils étaient d'abord citoyens d'une ville » (V. Alexakis, 2010 : 111). Dans *La langue maternelle*, il raconte à ce propos : « Nous faisons en cours d'histoire le même genre d'acrobaties par-dessus les siècles, de sorte que les conquêtes les plus anciennes nous paraissent proches. Nous passons de l'époque d'Alexandre le Grand à l'an mille pour assister à la résurgence de l'hellénisme au sein de l'empire byzantin » (V. Alexakis, 1995 : 115).

Cette coalescence histoire-mémoire-langue est exécutée sans jamais adopter une vision essentialiste ou réifiée de la langue ou de la nation : « Aucun peuple ne peut légitimement tirer vanité de sa langue car aucune n'est la création d'un seul peuple » (V. Alexakis, 2010 : 13). D'ailleurs il n'hésite pas à affirmer que « la Grèce a toujours eu un pied à l'étranger, un peu en dehors d'elle-même » (V. Alexakis, 1997 : 20-21) et note, à l'instar du prix Nobel, Georges Seféris, que « toutes les fois que le peuple grec évita le commerce spirituel avec l'étranger, [...] ce fut à son détriment » (*Op. cit.* : 47).

Le codage des segments étudiés pose sur la nation hellénique une réflexion philosophique et historique, celle de l'unité dans le changement ou de la coexistence de l'Autre et du Même, nous rappelant l'allégorie du fleuve d'Héraclite et la monade leibnizienne. Vassilis Alexakis parsème ses récits de références à ce paradigme en nous décrivant, par exemple, sa représentation du *Karaghiozis*. Dans ce théâtre d'ombres satirique dont les origines remontent au dix-septième siècle en Asie mineure, lorsque l'hellénisme subissait l'occupation ottomane, les pièces sont peuplées de personnages qui retracent les différents niveaux de langue, les parlars locaux ainsi que l'empilement des temporalités (orthodoxe, ottomane, byzantine, moderne ou néo-hellénique). À la description de ces personnages, Vassilis Alexakis associe de nouveau la question linguistique grecque et l'imposition par l'État néo-hellénique de « la *catharévoussa*, ce jargon savant qui était à l'époque la langue officielle de l'État grec ». Or, *Karaghiozis*, le protagoniste du théâtre éponyme, qui utilise la langue populaire, émaille ses dialogues d'expressions pédantes pour s'en moquer. L'auteur émet même l'idée que « *Karaghiozis* [a] contribué à sa manière à l'abolition de la *catharévoussa* et à la consécration de la langue parlée qui fut votée [...] en 1976 » (V. Alexakis, 2010 : 49-51).

Indubitablement, pour le narrateur-auteur, le néo-hellénisme, symbolisé par le nouvel État de 1830 qui a surgi au sortir de la guerre d'indépendance, catalyse un certain nombre de ruptures, en particulier dans le domaine de la langue et de l'enseignement. À plusieurs reprises, le discours narratif dévoile son scepticisme face à la définition de néo-hellénisme. Tantôt, il souligne l'éloge systématique de l'hellénisme byzantin (V. Alexakis, 1995 : 218), tantôt il affirme : « la parenté entre l'hellénisme classique et l'hellénisme byzantin ne me paraissait pas très évidente » (*op. cit.* : 180). Paradoxalement, dans sa tentative de reconstruire l'ancien dans le présent en effaçant le moyen-âge byzantin et la domination ottomane, le « néo » introduit une dissonance qui n'a pas pu être entendue par le collectif grec car elle portait atteinte aux éléments centraux et de long terme d'identification sociale (langue-histoire).

De même que les incisives lexicographiques grecques rythment les fictions de Vassilis Alexakis, les unités signifiantes traitant des processus identitaires collectifs mettent constamment en parallèle les cas grec et français. Or, quand elles traitent des représentations socio-historiques de l'hellénisme, l'accent est porté sur une forme d'unité dynamique autorisant les changements, alors que dans le cas français, par exemple, ce serait plutôt une dynamique du changement qui en ferait l'unité. À titre d'illustration, les comparaisons entre les deux langues effectuées par Miltiadis : « José Luis voulait savoir si nous avions emprunté beaucoup de mots au turc. Je lui en ai indiqué quelques-uns, comme kitapi, "le cahier" [...]. En contrepartie, j'imagine qu'il serait relativement facile de composer un texte français uniquement avec des mots étrangers » (V. Alexakis, 2010 : 70).

Cependant, ces repères à visée continuiste n'entrent jamais dans une vision réifiée des identités du collectif national selon laquelle des liens originels et naturels seraient fondateurs d'une appartenance exclusive de ses membres à une seule identité (identité-unicité). Non seulement Alexakis ne définit aucun patrimoine de traits communs qui différencierait les appartenances grecque et française, mais il impute les frontières intergroupes au domaine social et historique.

Dans le même ordre d'idées s'inscrit une série d'oppositions à d'autres représentations diachroniques de l'hellénisme, et en particulier celles ayant trait à l'Église orthodoxe. Dans l'œuvre alexakienne se déploie un mécanisme inférentiel de jugements négatifs sur le clergé et la période byzantine qui instaure le passage entre le polythéisme et le christianisme. Le spectre est large, depuis Constantin Le Grand envisagé comme infanticide et parricide jusqu'à l'affairisme des institutions athonites, en passant par l'intolérance de chrétiens byzantins. De plus, cette évaluation de la représentation de l'objet social « orthodoxie » introduit une connotation péjorée et récurrente de la relation État-Église, présentée comme involutive et nuisible, affectant l'autre marqueur de l'hellénisme – la langue grecque – et menaçant les fondements démocratiques de la société hellène :

[...] l'Église constitue le principal bastion de résistance au renouvellement linguistique. Le saint-synode [...] persiste à ignorer que la démotique est, depuis trente ans, la langue officielle de l'État grec. [...] le dictionnaire de Babinotis, l'ancien recteur de l'université d'Athènes, cultive insidieusement la ferveur religieuse. (op. cit. : 184-185)

En d'autres termes, pour Vassilis Alexakis, le néo-hellénisme ou hellénisme post-insurrection installe un paradoxe : une modernité grecque fondée, d'un côté, sur une rupture avec sa mémoire immédiate (Empire ottoman) et, d'autre part, sur la re-construction d'une mémoire collective qui « commémore » des images mythifiées, comme, par exemple, celle du « siècle » de Périclès. Les narrateurs homodiégétiques et leurs co-personnages qui peuplent les récits de Vassilis Alexakis sont les acteurs-témoins d'un modèle dyschronique des représentations collectives de la nation grecque. Citons à cet égard que la notion temporelle dans l'œuvre alexakienne se manifeste aussi à travers le choix des noms des lieux et des personnages qui renvoient à l'époque antique et à l'Antiquité tardive, à celle byzantine mais également à l'époque moderne et contemporaine (dont la domination ottomane). Produit d'une modernité extrinsèque, ce modèle dyschronique se caractérise par une régression dans un passé antique qui n'est ni histoire ni mémoire ; il est aussi invention d'une continuité fondée sur le déni des évolutions socio-historiques de l'hellénisme.

D'une certaine manière, l'œuvre de Vassilis Alexakis dépasse ce paradigme incarné par l'État néo-grec et s'emploie à exprimer le Nous grec en adoptant une perspective diachronique, celle de l'espace-temps panhellénique. En effet, l'espace qui est évoqué renvoie à l'aire byzantine ou ottomane, c'est-à-dire celle de l'Orient méditerranéen ainsi que toutes ses extensions diasporiques, d'Alexandrie à l'Asie mineure en passant par Trieste. Quant à l'aspect temporel proprement dit, toutes les phases de l'hellénisme socio-historique sont bien

présentes dans l'œuvre, mais sans vision essentialiste ni rejet des altérités. D'ailleurs, l'auteur-narrateur ne se dresse pas tant contre l'idée de continuité historique, mais plutôt contre la figure déshistoricisée et fixiste d'une nation.

En guise de conclusion, il convient de revenir à l'un des premiers constats de l'analyse qui précède : Vassilis Alexakis se situe au delà de la tradition cibliste/sourcière qui garantit une traduction fidèle à la langue d'arrivée ou à la langue de départ respectivement. La grécité comme la francité de sa création littéraire en acte, sont pour ainsi dire libérées de toute contrainte en matière de distribution fonctionnelle des deux langues, situation qui pourrait s'apparenter à une forme « d'immanence textuel » ludique¹⁶, à un bilinguisme extraterritorial ayant évacué non seulement toute dimension conflictuelle ou statique, mais également tout ancrage spatio-temporel. Mais le rapport au corps textuel qu'introduit Vassilis Alexakis devient acte politique – au sens de *polis* – en adoptant un discours socio-historiquement situé et presque exclusivement marqué du sceau de l'histoire diachronique panhellénique. Par ce procédé, l'auteur réactive la différenciation linguistique tout en la déplaçant. La répartition se fait alors au niveau de certaines représentations sociales : la plupart d'entre elles (travail, santé, sociabilité, gastronomie, etc.) sont en cohérence avec la langue utilisée¹⁷ à l'exception des représentations ayant trait au domaine historique ; dans ce cas de figure, l'objet social « histoire » abordé dans le corpus en français, est adossé aux socio-cognitions structurelles de la nation grecque, envisagée dans sa perspective multiséculaire et œcuménique (panhellénique). Sous le bilinguisme bijectif alexakien transparait une diglossie d'attribution monolingue ou intralingue qui hiérarchise le discours. De cette façon, il semblerait que ne soit pas ici en jeu la question du statut des deux langues, mais plutôt celle de l'asymétrie des registres, particulièrement quand ils sont de nature socio-identitaires.

Bibliographie

- ALEXAKIS V., 1995, *La langue maternelle*, Fayard, Paris.
 ALEXAKIS V., 1997, *Paris-Athènes*, Fayard, Paris.
 ALEXAKIS V., 2002, *Les mots étrangers*, Stock, Paris.
 ALEXAKIS V., 2005, *Je t'oublierai tous les jours*, Stock, Paris.
 ALEXAKIS V., 2010, *Le premier mot*, Stock, Paris.
 ANTONIADOU OI., 2006, « Επιστρέφοντας στη μητρική γλώσσα μέσα από τη γλώσσα του άλλου » (Retour à la langue maternelle à travers la langue de l'autre), *Η γραφή στη γλώσσα του άλλου (L'écriture dans la langue de l'autre)*, n°8, pp. 58.
 DURKHEIM É., 1989, *Éducation et sociologie*, Presses Universitaires de France, Quadrige, Paris.
 FRÉRIS G., 1990, « Vassilis Alexakis ou le jeu du refus et de l'assimilation de deux cultures », *Nouvelles du Sud*, n°13, Paris, Silex/Cerclef, pp. 143-151.
 GIORDAN H., RICARD A. (dirs.), 1976, *Diglossie et littérature*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
 JODELET D., 1997, *Les Représentations sociales*, Presses Universitaires de France, collection Quadrige, Paris.

¹⁶ H. Giordan, A. Ricard (1976 : 15)

¹⁷ Par exemple, lorsque l'objet social « mariage » est abordé dans la production en français de l'auteur, les représentations qui sous-tendent son interprétation sont en parfaite cohérence avec la pensée sociale de la société française ou, dit autrement, ne renvoient à aucune cognition contradictoire ou spécifique de la société grecque.

- OKTAPODA-LU E., 2001, « Vassilis Alexakis ou la quête d'identité », *Littérature et nation*, n°24, pp. 281-295.
- OKTAPODA-LU E., 2006, « Identité, altérité : frontières et mythes ou les écrivains grecs d'expression française », *Dalhousie French Studies*, vol. 74-75, Dalhousie University, pp. 389-412.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michel Beniamino, Philippe Blanchet, Fabrice Corrons, Solange Hibbs, Jean Le Dû, Foued Laroussi, Fabienne, Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Marie-Louise Moreau, Francesc Parcerisas, Ramon Pinyol, Mercè Pujol, Edmond Raillard, Didier de Robillard, Richard Sabria, Cécile Van den Avenne, Alain Viaut, Marie-Jeanne Verny, Marie-Claire Zimmermann.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425